Document generated on 07/06/2025 5:42 p.m.

XYZ. La revue de la nouvelle

L'écriture des corps

Claudine Potvin, *Tatouages*, Montréal, Lévesque éditeur, coll. « Réverbération », 2014, 134 p.

Nicolas Tremblay

Number 124, Winter 2015

URI: https://id.erudit.org/iderudit/79385ac

See table of contents

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)
1923-0907 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Tremblay, N. (2015). Review of [L'écriture des corps / Claudine Potvin, *Tatouages*, Montréal, Lévesque éditeur, coll. « Réverbération », 2014, 134 p.] *XYZ. La revue de la nouvelle*, (124), 90–94.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2015

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

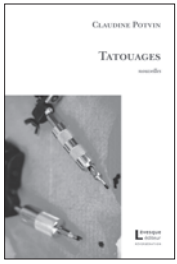
https://www.erudit.org/en/

faire de son ami le personnage de son prochain manuscrit. Reconnaîtra-t-il ce qu'il appelle le *loser* typique et inintéressant de ses livres ? Ce qui s'annonçait donc comme une métanouvelle dans laquelle Leblanc aurait analysé sa propre poétique s'avère plutôt la répétition d'un même procédé. On y raconte gratuitement la vie stéréotypée d'un personnage ayant des intentions simples. Tout le recueil de Leblanc carbure ainsi aux idées qui font des histoires dans un style qui ne cherche volontairement pas ce qu'écrire signifie, porté par le souhait de ne pas embêter le lecteur avec ce qui pourrait ralentir l'intrigue de ses narrations.

Nicolas Tremblay

L'écriture des corps

Claudine Potvin, *Tatouages*, Montréal, Lévesque éditeur, coll. « Réverbération », 2014, 134 p.



Claudine Potvin, professeure émérite de l'Université de l'Alberta et féministe, publie *Tatouages*, son troisième recueil de nouvelles. L'entrée de l'auteure dans le monde de la nouvelle remonte aux années quatre-vingt-dix, à la parution de *Détails*, recueil qui, au dire de Gaëtan Brulotte, s'inscrit dans une « radicale féminisation de la nouvelle québécoise[1] ». À l'époque, des nouvellières comme Esther Croft, Suzanne Jacob et Danielle Dussault se distinguent. Potvin, qui reconnaît ses affinités littéraires, pensons à Julia Kristeva, à Susan Sontag, à Nicole Brossard ou à France Théoret, creuse toujours la question féminine avec la même distance critique. On entend, dans ses fictions, une voix différente qui, depuis le point de vue de l'autre sexe, transgresse les modèles (masculins) de représentation, les remet en question ou exprime la singularité de personnages féminins.

Potvin, qui n'a toutefois rien d'une pamphlétaire ou d'une écorchée à la Nelly Arcan ou à la Marie-Sissi Labrèche,

1. Gaëtan Brulotte, *La nouvelle québécoise*, Montréal, Hurtubise, coll. « Les cahiers du Québec », 2010, p. 249.

opère une révolution discrète et savante au sein du langage. Le titre suggestif de son deuxième recueil, *Pornographies* (paru en 2002 chez L'instant même), n'était par exemple qu'un leurre. Il ne s'agissait pas d'un livre sociologique ou bassement « pornographique », mais d'une expérience littéraire qui déconstruisait le spectacle du fantasme mâle. Le livre ne donnait rien à « voir ». Il faisait plutôt « entendre » comment un corps que l'on regarde est aussi un sujet parlant. Les histoires offraient plusieurs glissements narratifs et des structures complexes, parfois polyphoniques, qui s'élaboraient toutes autour de la relation entre l'image (des corps désirés par l'homme) et le langage (des sujets féminins désirants).

Avec *Tatouages*, le titre s'avère aussi très évocateur. Mais, encore une fois, c'est moins le thème qui donne sa cohérence au recueil qu'une posture. Le tatouage n'est pas ici un sujet d'étude ou le sujet d'un reportage — on ne rencontre aucun tatoueur ni aucune salle de tatouage, aucun personnage n'est recouvert de dessins des pieds à la tête comme le Queequeg de Melville. Dans le recueil, le thème principal représente à la base une écriture figurative tracée dans la chair, une forme incarnée et silencieuse qui se révèle comme un lieu d'incommunicabilité. Le tatouage se dévoile presque toujours pudiquement, dans l'intimité des passions amoureuses ou des relations familiales (il est métaphoriquement les rides de la vieillesse, une cicatrice, les marques d'une blessure, ou, littéralement et explicitement, une petite rose ou un coquillage sur la cheville qui ne se remarque pas d'emblée). La nouvelle d'ouverture, « *K* de Kafka ou de Kurt ou de Kébèc », est cependant l'une des seules où les tatouages s'affichent avec la violence criarde de la révolte adolescente. La narratrice, une mère intellectuelle (*alter ego* de Potvin ?), qui cite Kristeva et Kafka, tente de « décoder le langage de [s]a fille » — laquelle est inspirée par la culture punk et Bikini Kill et est de plus en plus tatouée —, mais avoue son échec. Au centre de la nouvelle, le premier tatouage, un *K* imprimé à l'intérieur de l'avant-bras, demeurera une lettre mystérieuse jusqu'à la fin.

Théorique plutôt que « narrative », la chute ouverte débouche sur une leçon d'ordre à la fois filiale et littéraire. La mère, qui abdique enfin, accepte que le destin de sa fille soit « indéchiffrable ». L'aventure se termine là où « [u]ne mère s'efface », car « [l]e corps n'appartient à personne ».

On constate que le tatouage, en tant que trace d'une indicible altérité, survient dans les nouvelles dans lesquelles des personnages ont l'intention d'affirmer leur existence. Le dessin sur le corps s'insinue au sein d'une relation pour rappeler que quelqu'un, sous cette peau marquée, jouit ou a joui, ressent ou a ressenti la vie, dans son for intérieur, et que c'est une part de lui qu'on ne peut ravir. Le recueil propose en fait plusieurs situations et variations de cet apprentissage. Si la mère s'efface devant sa fille dans la première nouvelle, dans « Accommodement raisonnable » elle se montre devant elle. (Plus particulièrement, cette nouvelle traite du sujet de l'immigration ; une Argentine ayant fui la dictature témoigne des horreurs du passé à sa fille à travers ses peintures, des tatouages qui colorent le pigment des toiles.) D'autres nouvelles racontent les relations entre une mère et son fils ou une fille et son père, d'autres, nombreuses, décrivent des amours passionnelles de façon intimiste (campées souvent en Amérique latine) ou l'histoire de couples modernes décadents, de manière distancée et sarcastique. Le thème du tatouage n'y est pas toujours explicite et on exige parfois beaucoup du lecteur pour tisser des liens et faire des rapprochements, mais il se dégage néanmoins de l'ensemble une structure assez cohérente sur ce plan.

Ce qui frappe surtout dans *Tatouages*, c'est encore une fois le style varié et recherché de Potvin. Les nouvelles, en demeurant concises, évoquent beaucoup en jouant avec le sens des mots, la polysémie et les sens figurés, comme les métaphores et les métonymies. « L'œil d'Éléonore » est à cet égard le texte ayant la plus grande richesse interprétative. Devenue borgne à cause de son frère jumeau, qui, lui, traumatisé par l'accident, devient bègue, la jeune Éléonore ressemble à une « chatte espagnole », elle qui préfère les livres

de contes aux pistolets de cow-boy. Entre les deux sexes en conflit s'opère une complémentarité métonymique, l'une qui ne lit plus que d'un œil et l'autre qui a la parole empêchée, différence survenue tandis que les enfants s'amusaient à la guerre. Devenue adulte et mère d'une fille, Éléonore, qui tient un salon littéraire dans le Plateau-Mont-Royal, ressemblera à d'autres femmes, Aléonore d'Aquitaine et Gertrude Stein. Lesbienne, elle « convoite […] le regard d'une chatte aux yeux verts », dit le texte métaphoriquement, en précisant ensuite qu'elle préfère les femmes en raison de « leur nature féline » et de « leurs vulves en parenthèses ». La deuxième métaphore scripturale montre bien comment le texte se tisse subtilement, faisant d'Éléonore un personnage incarnant à la fois l'espace de l'écriture ou de l'Histoire des femmes (que la matrice féminine contient dans le repli de ses chairs) et aussi une forme d'animalité supérieure. La métaphore se concrétisera à la fin à la manière d'un destin ou d'une prophétie ; en voyage à Caracas, Éléonore, la « chatte espagnole », tombe amoureuse d'une gitane, en tous points ressemblante à une chatte de sa fille. L'amante du Sud a un coquillage bleu tatoué sur la cheville — la chute s'ouvrant ainsi, avec l'inscription soudaine du thème, sur une autre métaphore laissée en suspens. La nouvelle circulaire reproduit en fait la structure rhizomatique de la mythologie, dont Éléonore, un Œdipe féminin, se gave, alors que ses actions et ses caractéristiques, toujours motivées, s'inscrivent dans un univers hautement symbolique et signifiant en constantes reprises.

Sur le plan formel, le recueil se démarque par son originalité. On intègre un journal en italique dans une nouvelle, on multiplie les points de vue narratifs, on passe du passé au présent, entre analepses et prolepses, on intègre des blancs pour symboliser des ellipses ou des passages versifiés dans la prose, une chute est écrite entre parenthèses et provient d'une voix qui semble étrangère à la narration, etc. Bref, bien des procédés sont exploités par Potvin. Le plus représentatif de son style est toutefois l'effacement de la ponctuation qui survient à des moments précis, comme s'il fallait abolir

l'idée syntaxique de la succession ou le principe rationnel d'organisation afin de produire la simultanéité qui caractérise le chaos de la mémoire qui se souvient ou la montée du désir. Citons la fin du recueil, une partie de la dernière phrase de la nouvelle d'amour « La passion du tango » où la narratrice raconte sa liaison avec un Argentin dont le corps tatoué se referme sur le secret de son passé : « Le poème surgit au milieu d'une pause désincarnée […] je me demande ce qu'il adviendra de nous […] du reflet de la lumière sur les tatouages de filou de tes lettres de ma jouissance. » Toute la manière de Potvin se retrouve ici, condensée dans cet exemple, où les éléments du recueil sont juxtaposés, l'autre sexe, l'incommunicabilité, la jouissance de la femme, cette vie qui ne se dit pas sinon que par la poésie ou par des histoires, hors des idéologies, dans la dentelle, la subtilité, dans la différence. Tout est ainsi ouvert dans *Tatouages*. À vous d'interpréter. C'est comme si, en ces pages, on vous sommait de travailler, lecteurs.

Nicolas Tremblay

érudit
www.erudit.org

XYZ. La revue de la nouvelle est offerte en version numérique sur Érudit (pour les trois dernières années, abonnements payants seulement), portail canadien de revues, de dépôts d'articles et d'ouvrages électroniques.